

DES RECITS SANS MÉMOIRE, OU POURQUOI JEAN RESTA GARÇON

Josiane Bru*

Résumé

Face aux grands contes merveilleux dont la profondeur et la portée initiatique sont immédiatement perceptibles, comment situer les récits de transmission orale, apparemment insensés et instables, que regroupe la catégorie des Contes facétieux et anecdotes de la classification internationale? Partant des versions françaises du conte-type 1696 (*Que fallait-il dire ?/ Que fallait-il faire ?*) où le garçon stupide applique à la lettre et à contretemps les consignes qui lui ont été données, on opposera l'errance domestique de ce héros emblématique des contes à rire avec l'itinéraire finalisé du héros du conte merveilleux et on mettra en relation, pour les deux types de contes, la figure du héros et la structure du récit qui en dit les aventures. Les appréhender "en miroir" permet de pallier le fractionnement du sens qui s'exprime sous différentes formes dans l'ensemble des récits de transmission orale.

Resumo

Frente aos grandes contos maravilhosos, cuja profundidade e alcance iniciático são imediatamente perceptíveis, como situar as narrativas de transmissão oral, aparentemente sem sentido e instáveis, agrupados na categoria dos "Contos jocosos e facécias" da classificação internacional? Partindo das versões francesas do conto-tipo 1696 (*O que é que eu devia ter dito? / O que é que eu devia ter feito?*), em que o parvo aplica à letra e no momento errado as instruções que lhe foram dadas, oporemos a errância doméstica deste herói emblemático dos contos para rir ao itinerário com um fim do herói do conto maravilhoso, e estabeleceremos a relação, nos dois tipos de contos, entre a personagem do herói e a estrutura da narrativa que dele conta as aventuras. Observá-las "em espelho" permitirá compensar o fraccionamento do sentido que se exprime sob diferentes formas no conjunto das narrativas de transmissão oral.

* Centre d'Anthropologie Sociale. Maison de la Recherche. 31058 Toulouse. France. <Josiane.Bru@ehess.fr>.

Ce travail a été orienté par le thème du colloque "La mémoire du récit" organisé par Nicole Belmont et Danièle Bohler à Paris (Collège de France, juin 2000), où j'en ai présenté une première version.

Abstract

Seen against the great marvelous tales –whose depth and initiatory reach are immediately perceptible– how should one place those apparently meaningless and unstable traditional narratives which are grouped in the category of “Jokes and Anecdotes” in the international classification? We opted for selecting the French versions of tale-type 1696 (*What Should I Have Said / Done ?*) – where the stupid youth applies literally and out of time the tasks assigned to him – and we shall contrast the aimless domestic errands of this emblematic hero from laughing tales with the purposeful journey of the hero of marvelous tales. For these two types of folktales we shall relate the figure of the hero and the narrative structure which tells his adventures. Catching them mirror-wise will allow us to make up for the fragmentation of meaning that is brought forth under different forms within the totality of orally transmitted narratives.

Récit-mémoire par excellence, le conte merveilleux conduit son héros avec assurance, d’une situation initiale insatisfaisante, située dans l’enfance et motivant son départ de la maison familiale, jusqu’à son établissement. Son parcours est semé d’embûches dont il triomphe. Le conte, comme le périple du héros, s’achève généralement par un mariage, souvent doublé dans la tradition orale européenne, de l’accès à la royauté, symbole du passage à la maturité sexuelle et sociale.¹ S’autorisant seulement les hésitations et retours qui permettent de conforter l’avancée de l’action, le conte merveilleux enchaîne de façon linéaire les “tranches de vie” comme des épisodes constructifs, rarement permutables même au niveau du détail, obéissant à une causalité linéaire. Sa cohérence, sa cohésion, indissociablement liée à son sens et à sa fonction dans la société traditionnelle, explique en partie la permanence du conte de tradition orale.

Face à ces monuments de la mémoire et de la parole que sont les grands contes merveilleux, comment expliquer cette autre sorte de récits que la classification internationale des types de contes populaires établie par Aarne et Thompson regroupe dans la vaste et trop vague rubrique des “Jokes and Anecdotes” ?² Nous parlons en français de “Contes facétieux et anecdotes”, réaffirmant ainsi leur appartenance au grand genre narratif dont les contes merveilleux (“Ordinary Folktales”) forment la partie centrale. La récente mise à jour de la classification, opérée par H. J. Uther en 2004, met en avant le caractère bref de bon nombre d’entre eux en inversant les termes

¹ Les deux séquences du schéma des contes merveilleux (Propp 1973) peuvent être lues comme des séries d’épreuves conduisant chacune à l’un des aspects, individuel et social, du mariage (Bru 1997).

² Aarne et Thompson 1961, contes-types 1200 à 1999. Les sous-sections de cette partie de la classification internationale sont principalement organisées autour du personnage auquel on a attribué les aventures: idiots, couples mariés, filles, garçons, homme stupide, prêtres et ordres religieux, divers, contes de mensonge (cf. Bru 2005).

qui désignent cette catégorie: “Anecdotes and Jokes”. Mais comment ces anecdotes, souvent si brèves qu’elles se réduisent à la limite à la relation ou à la mise en scène d’un mot d’esprit, peuvent-elles s’inscrire dans la longue durée de cette mémoire immatérielle que sont les contes de tradition orale ?

Comme le souligne Charles Joisten, les contes facétieux se rassemblent en *cycles*, “cycles non définis arbitrairement mais reconnus et ressentis comme tels par les informateurs”.³ Plus proches de ce que l’on nomme *épisode* ou *motif* que de récits constitués, les contes facétieux sont en effet, dans une très large proportion et comme les contes d’animaux, de courtes histoires limitées à une seule action susceptible de s’intégrer de façon apparemment aléatoire dans un ensemble de péripéties quasiment interchangeables. Ces histoires sont liées entre elles par la singularité stéréotypée de héros dont la figure, elle-même produite par ce type de récit et d’enchaînement, les tient ensemble aussi sûrement que le ferait un récit-cadre.⁴ Ces figures peuvent être collectives, et l’on conte à la file les *beotiana* (dont les histoires belges sont des variantes modernes) prêtées à un groupe de villageois caricaturés par un “blason”.⁵ Elles peuvent être individuelles, se rapportant à une personne autrefois connue puis entrée dans la légende locale pour son avarice ou sa vantardise par exemple (ainsi le chasseur, hâbleur par excellence) ou bien stigmatiser une fonction, une caractéristique sociale (le médecin, le prêtre, la vieille fille). Ainsi le personnage du filou permettra t-il d’enchaîner la plupart des histoires de vol ou de duperie. La fixité de l’image construite par ces anecdotes, et autour de laquelle elles s’organisent, caractérise ces récits, au même titre que la contingence apparente des agencements. Ainsi dans le conte du “Fin voleur” (1525A) le garçon futé parie avec le seigneur qu’il volera son meilleur cheval puis, pendant la nuit, les draps du lit et l’anneau de la châtelaine. Il enlève ensuite le prêtre pour dérober ses économies, mais la présence de cet épisode, pourtant suffisamment fréquente pour être rattaché à la forme type de ce conte, reste aléatoire.

TRACES DE L’INSENSÉ: LE CYCLE DE JEAN-LE-SOT

Face au filou, parmi ces figures populaires plus ou moins élaborées que sont les héros de contes facétieux, les naïfs ou niais se taillent la part belle.⁶ Dans les traditions orales du domaine français comme dans bon nombre d’autres cultures, un même personnage incarne la simplicité d’esprit. Son nom fait tenir ensemble, de façon indissociable, le prénom emblématique

³ Joisten 1971: 8.

⁴ Le comique crée en effet des individualités et un univers qui lui est propre. Voir Jolles 1972: 205-207.

⁵ Les histoires d’idiots, ou *beotiana* sont classées en tête des “Jokes and Anecdotes” de la classification de Aarne et Thompson.

⁶ Sur le rapport ambigu du filou et du niais dans les contes populaires, cf. Bru 2001.

des héros de contes européens, Jean, et la bêtise qui le caractérise, du Jean Bêtri des Ardennes, à l'occitan Joan Nèci, l'imbécile, ou Joan lo Piòt, le dindon, même si parfois et pour d'autres raisons il porte un autre prénom⁷. Cependant ses aventures ne le conduisent pas, comme le feraient les épreuves successives d'un conte merveilleux, vers une nouvelle étape de la vie. Figé comme une caricature alors même que les expériences antérieures ne l'ont pas marqué, il reste disponible à l'infini pour de nouvelles péripéties qui, ne le "mûrissant" pas, n'opéreront pas de changement non plus dans l'ordre du récit. Leur organisation en contes complexes, leur imbrication, pour si élaborée qu'elle soit, reste une vaine énumération du point de vue narratif. Elle n'aboutit à rien puisqu'elle ne tend vers aucune fin.

Est-ce à dire que les contes facétieux ne signifient rien, qu'ils n'ont de sens qu'à l'extérieur d'eux-mêmes, dans le divertissement qu'ils apportent, le rire qu'ils suscitent ? Faut-il interroger ce rien en posant, avec la question de la façon dont ils se constituent en récit, celle de leur fonction, c'est-à-dire aussi de leur inscription dans un genre narratif dont ils forment la part ingrate ?

Parce que la chaîne de ces contes est une succession d'oublis, posant ainsi en terme de mémoire le fonctionnement du récit et celui de son personnage, je tenterai de les appréhender en suivant les pas du garçon niais. Même si des différences régionales n'interviennent pas du point de vue de la structure, de l'organisation des récits ou de la personnalité du héros, mais seulement au niveau du détail des épisodes, je serai plus particulièrement attentive aux versions limousines des "Aventures de Jean-le-Sot" dont un corpus important a été recueilli dans les années 70.⁸

Mme Cadet, institutrice et ethnographe, campe le personnage:

Un jour, la mère de Jean-le-Sot, qui n'avait pas trop de temps à perdre, envoie son fils à l'épicerie du bourg voisin faire des commissions... Sachant le peu de mémoire qui le caractérise, elle lui écrit ce qu'elle voulait sur un bout de papier et lui dit: 'puisque tu n'as jamais pu apprendre à lire, mon pauvre Jean-le-Sot, n'oublie pas en entrant de dire bonjour et d'ôter ta casquette de d'ssus ta tête. Tu donneras ton bout de papier [...] En arrivant à l'épicerie

⁷ Jean ou Jehan est le nom de l'écervelé dans la facétie médiévale (Félice 1964). Dans Delpastre, 1978: 42, le héros s'appelle Josep de las bestias (Joseph des sots). A la lumière du dicton qui veut que "Lo jorn de sant Josèp, la puta esposa lo pèc" (A la saint Joseph, la putain épouse l'idiot) on peut penser que le sot s'appelle ainsi parce qu'il est le cocu par excellence, capable d'admettre que son épouse accouche seulement trois mois après leur mariage (T. 1362A*). Je ne puis expliquer le choix plus fréquent du prénom Tòni (diminutif d'Antoine en occitan, où "Far lo Tòni" signifie "Faire l'idiot") Les équivalents locaux de Pierre sont parfois attestés pour les contes facétieux par exemple en Ariège (Peironèl: Petit Pierre) et en Euzkadi (Peyot).

⁸ Le *Bulletin de la Société Ethnographique du Limousin et de la Marche* (SELM) qui change plusieurs fois de titre (*Etudes régionales, Etudes limousines, Ethnologia*, etc.) et la revue *Lemouzi* ont assuré la publication des contes de Paule Lavergne, Mme Cadet, Marcelle Delpastre, puis, plus récemment, de Jean-Pierre Baldit.

[...] comme l'épicière lui demandait ce qu'il voulait, il n'en savait rien, ne pensant plus au bout de papier. Il revint chez sa mère comme il était parti (Cadet 1972: 24-25).

Le scénario est simple et répétitif: le héros est un innocent dont la sottise est inscrite dans son nom;⁹ il vit avec sa mère qui tente de lui apprendre comment se comporter; il oublie ses recommandations et retourne à la maison après chaque aventure, après chaque échec. Un des contes les plus connus est ainsi constitué d'une suite d'incidents liés entre eux par le mince fil d'une mémoire sans que l'on puisse vraiment savoir s'il s'agit de celle du niais, appréhendée à travers ses actes successifs, ou celle du récit lui-même, ainsi qu'il se structure dans la "performance" du conteur ou dans le souvenir de l'ethnographe. Il s'agit du conte-type 1696 de la classification internationale. Paul Delarue, initiateur du Catalogue français, distingue deux sous-types: T. 1696 A, *Que devais-je donc faire?* et T. 1696 B, *Que devais-je donc dire?*¹⁰

Si Jean oublie les recommandations maternelles, ce n'est pas faute de bonne volonté: il répond invariablement "Oh oui, mère!" et se laisse guider, confiant, par la parole des autres dont il écoute scrupuleusement les directives. Qu'il s'agisse de personnes rencontrées par hasard, du groupe des jeunes villageois moqueurs ou, dans les contes limousins, du voisin malveillant,¹¹ le récit rebondit ainsi d'une aventure à l'autre. Le nœud de l'action se situe en creux, entre le moment où une injonction lui est donnée et l'instant où il y répond. Il agit de façon déplacée, agressive parfois dans son décalage. Aussi se fait-il copieusement rosser par les protagonistes. Cependant, comme il est d'un naturel heureux, l'idiot s'enquiert "pour la prochaine fois" de ce qu'il lui faudra dire ou faire, mais qui ne conviendra pas non plus la fois suivante car le contexte aura encore changé. Jean approuve bien fort sa mère qui lui reproche d'avoir égaré dans le foin les aiguilles achetées au marché alors qu'il fallait les piquer au col de sa veste: "La prochaine fois, je le ferai", dit-il. Mais la fois suivante c'est le fer de la charrue qu'il y accroche: "Il fallait le porter sur l'épaule"... Il portera ainsi le cochon acheté à la foire au lieu de le tirer avec une ficelle. La fois suivante encore, il attachera et traînera sur la route le pot de terre neuf dont sa mère a besoin et ainsi de suite. La volonté de la mère, ou la nécessité dans laquelle elle se trouve, de se faire aider par son fils malgré sa stupidité, est prétexte à l'enchaînement des mésaventures du sot.

⁹ Ce nom est posé comme une menace: "Le nom te restera. Oui...Jean-le-Sot... Voilà comme on t'appellera jusqu'à la fin des temps" (Lavergne 1971: 4). La tentative d'escapade du héros est ainsi motivée par sa volonté d'échapper à ce nom qui n'a même plus besoin de qualificatif, comme on le voit dans les contes recueillis en Aubrac par M.-L. Tenèze (1975: 66.2): "Que sias Jouan!", "Qu'es Touñni!".

¹⁰ Commentaire de la version intitulée "Jeannot", recueillie en Tarn-et-Garonne par A. Perbosc 1954: 287-289.

¹¹ Lavergne 1974: n° 52, 19: le vieux "voisin Nardy toujours prêt à mettre la zizanie".

Il y avait une fois une femme qui avait un fils tellement niais qu'on ne pouvait rien lui confier. Un jour, elle l'envoie au moulin et lui dit: "Tiens, prends ce grain et dis au meunier qu'il y en ait un quart". Il passa par un village où l'on dépiquait, alors lui il disait: "Qu'il y en ait un quart. – Ah c'est pas assez! c'est insuffisant ! qu'il y en ait des charretées!". Et alors ils lui donnèrent une raclée ! Il dit alors: "Mais que me faut-il dire ? – Qu'il y en ait des charretées !" (Fabre et Lacroix, 1974 II: 338).

Il croise peu après un cortège d'enterrement, et se fait battre parce qu'il répète: "qu'il y en ait des charretées", demande à nouveau ce qu'il fallait dire, etc.

Le conte se présente ainsi sous deux formes, suivant qu'il s'agit de confier à l'innocent des tâches précises ou bien de lui enseigner un minimum de savoir-vivre afin qu'il prenne part à la vie et aux rites communautaires: mariages, enterrements mais aussi travaux saisonniers comme les semailles. Il peut aussi enchaîner les deux séries d'actions.

Toujours, le récit procède de la "chaîne ouverte", une suite d'actions absurdes, avec toujours un temps de retard. Chacun succède à l'autre au tournant d'une simple phrase: "Une autre fois, la mère de Jean-le-Sot...". Le conte énumère ainsi les possibles du petit monde campagnard. Quand l'innocent a suffisamment prouvé son incapacité à assumer au dehors les tâches masculines, comme porter du grain au moulin ou faire les commissions par exemple, la mère inverse les rôles et lui confie les tâches traditionnellement féminines en lui faisant garder la maison (T. 1681B), mais il n'y parvient pas non plus et engendre des catastrophes. Au moindre imprévu, il oublie ce qu'il était en train de faire: il doit empêcher les oiseaux de picorer le millet qui sèche au soleil mais il a soif, va boire puis se souvient de ce qu'il doit faire et lance aux oiseaux le robinet de la barrique.¹² Il s'aperçoit trop tard que le vin s'est écoulé, l'éponge en vidant sur le sol le seul sac de farine qu'ils possèdent afin que sa mère ne voit pas le liquide répandu... Il accomplit ainsi, à la suite, une série de bêtises dont chacune vise à réparer la précédente ce qui l'amène à détruire progressivement tous leurs biens. Une pensée chasse l'autre puisqu'il ne peut en retenir deux à la fois. "Il lui manque une case", comme on dit communément ou, plus exactement, il n'en a qu'une.

UN HÉROS SANS MÉMOIRE, SANS PAROLE ET SANS CORPS

Il n'est jamais dit, dans les multiples versions de ce conte, que Jean a des difficultés d'élocution ou de formulation de ce qu'il veut dire. Il n'est pas muet, il ne bégaye pas. Il a normalement accédé à la parole mais ne peut s'en saisir lui même pour la mettre à bonne distance, c'est-à-dire l'interpréter. Elle

¹² Thomas et Cadet 1972: 33, Jean-le-sot, le vin et la farine.

reste, à l'origine, l'apanage de sa mère dont il applique les mots à la lettre. Les exemples sont nombreux. L'ayant entendue dire qu'il se dégrossirait "en se frottant aux autres", il tente l'expérience au sens propre et se fait battre. Alors qu'il doit "mener" la lessive – c'est à dire veiller à entretenir l'ébullition en surveillant le feu – il promène la lessiveuse autour de la maison. Il prend une dent de chien pour faire une tisane de chiendent¹³ etc. Comme l'enfant psychotique qui cherche sa langue autour de lui quand on lui demande s'il l'a perdue, ses innombrables bévues sont induites par une adhérence rigide au langage.¹⁴

Caractéristique du fou, cette "inaptitude à maîtriser les pouvoirs des mots"¹⁵ est dite dans le conte en termes d'absence de mémoire. Pour pallier cet inconvénient, la solution est de garder la consigne présente à l'esprit jusqu'à sa mise en acte: "Tu n'as qu'à répéter..." Jean répète en marchant les paroles qu'il ne doit pas oublier, comme si cette parole continue, fermée sur elle-même, était apte à lier le moment où elle a été donnée et celui où elle doit prendre effet. Or la répétition, le monologue ininterrompu, ne peut se substituer à la mémoire pour assurer une continuité, pour associer le verbe à son champ d'application. Exécuter une consigne n'est possible que si l'on reconnaît la situation dans laquelle il convient de le faire, sinon l'action tourne au drame ou plutôt, puisqu'il s'agit ici de fiction, à la farce et à la facétie. Chaque fois, un imprévu interpelle le sot, brise son enfermement et replace la parole dans le circuit de l'échange. Ayant obligation de parler, le sot réutilise comme un automate la parole enregistrée et l'applique mécaniquement, comme si le temps était figé ou le monde limité à un événement à la fois. La seule parole qu'il s'autorise en propre est: "Dites-moi ce qu'il faut que je dise / Dites-moi ce qu'il faut que je fasse".

Physiquement, rien ne laisse entrevoir que Jean n'est pas comme les autres. Il semblerait même plutôt favorisé: plus grand, plus fort que ses camarades, il faut pour qu'il soit réformé au service militaire que le maire signale d'un geste son insoupçonnable handicap. Tout comme ses paroles, son corps lui est étranger. Il n'a, en particulier, aucune conscience de sa force physique, inversement proportionnelle à son développement mental et sur laquelle –description ou apostrophe– de nombreux récits mettent l'accent: "Toi, Jean, qui es costaud..." ou bien "Je suis fort, moi".¹⁶ Bien qu'il soit bienveillant et docile, ses gestes non maîtrisés ont des conséquences catastrophiques: il tue sa petite sœur en écrasant une mouche qui se pose sur son visage. L'absence de perception de son corps explique sans doute

¹³ Lavergne 1971: *Se frotter aux autres* (22-23); *La Grand-mère* (9-11); *Il mène la lessive* (86-87) et *La tisane* (20-21).

¹⁴ En français, on dit d'un enfant qui ne dit rien qu'il a "perdu sa langue". Je remercie R. Sainte-Rose pour ses remarques sur les comportements pathologiques relatifs au langage et l'intérêt qu'il a pris à ces contes.

¹⁵ Charuty 1985: 140.

¹⁶ Lavergne, "Une bonne lanterne" (1974: n° 52, 20) et "Le sac de blé" (1971: 19-20).

le motif des parties mangées sans qu'il s'en rende compte ou n'éprouve la moindre douleur: oreilles mordues par le cochon porté sur ses épaules, fesses et testicules emportés par le chien qui lèche sur son pantalon les œufs écrasés en voulant les couvrir etc.¹⁷ Même son corps est amnésique, oublieux des coups et des blessures, lisse comme un visage sur lequel le temps glisse sans le marquer de rides.

Ce grands corps solide, dont les conteurs soulignent la pleine santé, explique sans doute le glissement du garçon vers l'homme marié: "Il était une fois un homme qui s'appelait Jean, il était bête comme un pot. Sa femme s'appelait Marion..." Mais les aventures qui suivent sont identiques, qu'il soit époux, jeune homme ou gamin. Sa femme lui tient lieu de mère, l'innocent en est totalement dépendant. Autant que dans son manque d'esprit et de mémoire, la niaiserie du garçon, son arriération, son incomplétude, se trouve dans la non-perception de son corps et la méconnaissance de la tension du désir. Elle est dans la clôture sur la petite enfance. Comme lui, chaque moment, chaque groupe d'histoires, est ainsi fermé sur lui même.

*

"Mais, si de ce héros on voulait conter tout, jamais de son histoire on ne verrait le bout."¹⁸

Le bout du conte, la fin des aventures, étant le passage à l'autonomie de la vie adulte, on ne s'étonnera pas que parfois, comme dans les contes merveilleux, le niais trouve épouse.¹⁹ Mais ce mariage, qui serait ailleurs le signe de l'initiation réussie, n'est ici qu'un motif accessoire. Il apparaît comme une astuce de conteur pour prolonger le récit, lui donner une unité en attribuant au même personnage des aventures incompatibles. A l'opposé, la finale "et depuis, Jean ne fit plus de bêtises" n'est qu'un biais pour cesser de conter. Admise au niveau de la construction du récit ou comme moyen de le conclure, la solution du mariage ou de la raison acquise n'a pas de sens. Dans le conte de transmission orale, le héros reste lui même de bout en bout, bon ou mauvais, fin ou idiot. En bref, mariable ou non. L'ambiguïté du mariage du sot explique les "repentirs" des conteurs, perceptibles dans certaines versions: "Quelques temps après, le jeune homme devient amoureux. Et il y avait *aucune* jeune fille qui lui plaisait. Il demande des renseignements à sa mère pour se marier".²⁰ Malgré les stratégies matrimoniales du voisinage

¹⁷ Une version particulièrement spectaculaire intitulée "Jean Bruscou" a été recueillie par Ch. Joisten (1971: II. 214).

¹⁸ Bob d'Ettemor, *La Ligoussada*, Gap, 1892. Cité par Joisten 1971: II, 214.

¹⁹ Il fait rire une fille de bourgeois qui ne parle pratiquement pas et ne rit pas. Il s'avère qu'elle est sotte, mais le niais lui plaît et on les marie. Cf. les contes-type T. 559 et T. 571 dans le catalogue français (Delarue et Tenèze 1964: 386-390 et 467-473).

²⁰ Joisten 1971: II, 213, Vier.

pour capter le bien dont il doit hériter ou les feintes du récit qui décline les efforts de sa mère en ce sens, le sot ne peut ni ne veut se marier: il est à jamais un petit enfant, un “innocent” satisfait de son sort. Une expression languedocienne, “es pas fenit” (il n’est pas “fini”), désigne l’état d’une personne un peu “demeurée”, figée sur place, ou celui d’un objet abandonné en cours de réalisation.

A l’image de son personnage, le conte facétieux est structurellement inachevable. Si la mort du héros est, dans le conte merveilleux, le signe que le conteur ne parvient pas à mener à bien son conte,²¹ la mort du sot – occurrence très rare dans le conte facétieux et sémantiquement aberrante – est une astuce pour cesser de conter. A l’opposé, son mariage est seulement un prétexte narratif. Il fournit au conteur une transition entre les aventures du garçon stupide et celles, par exemple, de la fille idiote quand d’aventure on s’aperçoit que la fille qu’il a épousée est également sotte. Viennent ensuite, logiquement, si le conteur et son public en prennent le temps, les histoires sur les couples d’idiots. Il arrive même, car parfois les motifs sont identiques, que le conteur oublie la stupidité intrinsèque du garçon pour lui attribuer, sans préalable, les aventures du héros fragile mais rusé qui triomphe du Diable ou de l’Ogre stupide (T. 1000 à 1199).

Plus que la relation d’actions semblables, comme de détruire les biens ou anéantir les personnes,²² c’est la parenté structurelle de ces contes qui, malgré le profil radicalement différent de leur héros, permet de glisser simplement des histoires de niais aux histoires de dupes comme on le voit dans les versions limousines de Jean-le-Sot: “C’est à cette époque que Jean eut plusieurs fois maille à partir avec le diable”.²³ Car, comme les contes facétieux et les contes d’animaux, ces contes dits “de l’Ogre stupide” s’enchaînent et peuvent durer tant que la mémoire du conteur en peut retenir, tant que l’auditoire se tient en éveil.

MÈRE ET FILS: FIGURE DE L’ENFERMEMENT

Il nous faut maintenant revenir à la source de ces histoires, à ce qui fait l’unité des aventures de Jean-le-Sot. Il s’agit de sa mère. Dans ces contes en réalité il n’y a que la mère et le fils. Même l’épouse n’est qu’un prolongement de l’innocent lui-même (Jeanne la Sotte, Jeanne la Diote) ou un double de la mère qui le dirige, le réprimande et le gifle comme un enfant qu’il est resté.²⁴

²¹ Cf. Belmont 2001: 181.

²² Il s’agit par exemple des contes types T. 1006 et T. 1685: jeter des coups d’yeux ou des T. 1013 et T. 1681B (ré)chauffer la grand-mère. Cf. pour les contes d’animaux et ceux du Diable dupé les T. 9 et T. 1030: le partage de la récolte.

²³ Lavergne 1974. SELM n° 52: 30, “La femme de Jean-le-Sot”.

²⁴ Fabre et Lacroix, Jan Fotral: “Eh bien, dit-il, maintenant il faut que je fasse ce que ma femme m’a dit”; “Ne te fais pas de souci, femme, la prochaine fois je le ferai” (1974: II, 238).

Autour d'eux parfois gravite une "famille" inconsistante, abstraite, insensée, qui n'a aucune fonction: un père, une petite sœur parfois remplacée par un enfant en nourrice, un frère, aussi idiot que Jean ou bien son contraire raisonnable, alors nommé Jean-le-Fin. Seule, la mère est réellement nécessaire au récit comme elle est indispensable au garçon qu'elle tente sans cesse de mettre en mouvement sur les deux plans essentiels de l'action et de la parole. Il ne s'en éloigne que si elle le lui commande –pour aller au marché, pour chercher une fiancée– et revient dans son giron après que l'entreprise ait tourné court.

Nous sommes, on le voit, à l'opposé des contes merveilleux dans lesquels le héros quitte dès le début la maison familiale. Ce départ a d'ailleurs souvent un lien avec la mère: trop pauvre, il ne veut pas être à sa charge; morte, elle est remplacée par une marâtre tyrannique qui le chasse ou l'envoie perdre. Jean-Sans-Peur, Jean-de-l'Ours ou Jean-le-Fort, apprend très vite et de façon irréversible l'usage et les jeux de la parole, il sait que celle-ci s'échange. Il ne parle pas pour lui-même. Au contraire, il salue spontanément les inconnus rencontrés sur son chemin ou leur répond aimablement, avec les mots adéquats, s'attirant ainsi leur bienveillance. Parce qu'il sait comment se conduire, il trouve en eux des aides pour avancer dans sa quête. Il progresse ainsi vers l'âge d'homme d'épreuve en épreuve, utilisant à chaque moment les ressources précédemment acquises: objets, conseils ou expérience. Alors que le héros des contes merveilleux, qui cherche son chemin, croise des êtres surnaturels qui le guident, les êtres ordinaires que le Sot rencontre sur sa route perturbent et brouillent le sien.

Le conte merveilleux se déroule dans la tension entre le moment où le héros part de chez lui et celui où il reçoit le royaume des mains du père de la princesse.²⁵ C'est un itinéraire dont les épisodes sont des étapes qui s'enchaînent et s'engendrent, chacune fondée sur la précédente, dans la continuité de la mémoire. Face à ce parcours en ligne droite, les allers et retours de Jean-le-Sot, comme les histoires qu'engendre sa vaine agitation, sont du côté du hasard, du discontinu.²⁶ Il ne tire aucune expérience du passé parce qu'il n'en attend rien, qu'il ne s'oppose à rien et n'envisage pas de futur. Faute de pouvoir l'initier à la vie, sa mère doit en quelque sorte le *ré-initialiser* à chaque instant. Vielle et lasse, elle trouve une ultime solution: chercher une femme plus jeune qui prenne soin de son fils. Ce ne peut être qu'une épouse. Marier Jean-le-Sot est ainsi prétexte à une nouvelle série d'histoires également interchangeables et juxtaposables, au gré du conteur.

²⁵ Du village où il éprouve le Manque à la Ville par excellence où siège le roi dans la plénitude, ainsi que le dit Marie-Louise Tenèze à propos des contes merveilleux français (Tenèze 2004: 36).

²⁶ Comme le rire, issu de la cassure, du hiatus, de la boutade ou du jeu de mots: phrases retournées sur elles mêmes, paroles pour la parole ou pour l'entre-soi ici représenté par le couple mère-fils.

*

Comment déniaiser l'idiote ? Comment le décider à se marier alors qu'il n'en éprouve pas le désir, n'en voit pas l'intérêt. Il ne fait visiblement pas la différence entre un couple marié et celui qu'il forme avec sa mère. Un conte recueilli en Aquitaine au début du siècle la décrit en pleine leçon d'éducation sexuelle, essayant de déplacer à toutes fins utiles le solide appétit de son fils:

Il y avait une femme qui avait un fils bien niais. Elle aurait bien voulu le marier, mais il ne voulait pas entendre parler de ça (...)

“ Ecoute, lui dit-elle un jour, si les femmes ne te font pas envie, c'est que tu ne sais pas le plaisir qu'elles peuvent faire aux hommes. Ce soir, tu viendras coucher avec moi, et tu verras. ”

Le soir, il alla se coucher à côté de sa mère. Celle-ci lui prit la main et la lui posa sur un beau perdreau rôti qu'elle avait placé entre ses cuisses. Le garçon fut bien étonné (...)

“ Si tu te maries, tu n'auras qu'à regarder entre les cuisses de (ta femme): tu en trouveras un encore bien plus joli que le mien.

Mais nous savons que l'innocent ne peut prendre aucune distance: ni celle qui l'éloigne de la maison, ni celle qui sépare le sens propre d'un mot de son sens métaphorique:

Il se maria avec la première fille qui dit oui.

Le soir de la noce, quand il fut au lit, il s'empressa de mettre la main au bon endroit; mais il la retira aussitôt en criant:

“ Ma mère, ma mère, le perdreau n'est pas plumé !”.

(Perbosc 1987: 51)

La sottise est sans issue et le conte sans fin. Il faut pourtant que le conteur se taise. Il ne termine pas, comme un conte merveilleux, à la table d'une noce ouvrant sur une succession de générations. Il reste ici dans l'immédiateté d'un instant qui confine à l'éternité et c'est, bien sûr, la mère qui a le dernier mot: “Ah ! Pauvre drôle, tu seras donc toujours Jean-le-Sot !”²⁷ ou encore: “Bête tu es et bête tu resteras”, à moins que le conteur ne prenne directement à témoin son auditoire: “Niais il était et niais il resta”.²⁸

D'UN GENRE À L'AUTRE, LES MÉTAMORPHOSES DU CONTE

C'est l'analogie entre la structure du conte et la figure de son héros que je tenais à souligner ici: d'un côté le conte à mémoire, merveilleux de linéarité, l'itinéraire d'un enfant qui devient homme, de l'autre la circumambulation sans fin d'un garçon sans âge qui ne va nulle part. Seul, le conteur a de la

²⁷ Arnaudin 1994: 448, “Jean le Sot et Jean le Sage”; Perbosc, “Le niais” (1924: 39).

²⁸ Pelen 1994: 231-246.

mémoire, qui met en abîme les différents niveaux: celui du personnage et celui du récit toujours renouvelé offert à son public.

Il est significatif que l'on nomme *cycles* ces ensembles de contes se rapportant à un personnage ou à un groupe, évoquant ainsi le fait de tourner sur soi même, comme une roue, ou le côté cyclique, c'est à dire revenant périodiquement de manière identique.²⁹ L'organisation des anecdotes facétieuses en *cycles*, selon une expression commune aux auditeurs, conteurs et chercheurs, donne ainsi lieu à d'amples récits, libérés, à l'instar des contes merveilleux, de l'obligation d'aboutir. Les contes de Jean-le-Sot montrent comment la liberté du héros qui ne se plie à aucune autre contrainte que celle de son désir infantile, induit le mode de fonctionnement du conteur, invite à la fantaisie, justifie l'errance narrative en ignorant la tension vers un accomplissement. Le principe de la chaîne d'*aventures-épisodes*, selon la très judicieuse dénomination de Marie-Louise Tenèze, "peut ainsi permettre à un conteur doué de créer, avec des éléments connus et impersonnels, des œuvres indéfiniment renouvelées."³⁰ Le monde de la contingence et de la discontinuité est aussi celui de la création ludique. Aussi n'est-il pas étonnant, comme le souligne Jean-Noël Pelen, que le domaine de la facétie soit "celui qui reste le plus vivant aujourd'hui [...] aussi parce qu'il est peut-être le plus largement tributaire de l'interprétation et de la création personnelles et ainsi apte au renouvellement, à l'évolution de sa pertinence."³¹

S'opposant au conte merveilleux qui dit les partages nécessaires pour que le monde tourne rond et que se succèdent les générations, le conte facétieux et son héros qui tourne en rond autour de sa mère disent ce qui ne doit pas être. L'entre-soi, le blocage et le brouillage des générations sont toujours évités dans le conte initiatique: par la fuite de la jeune fille que son père veut épouser, par le bannissement de l'enfant dont une prophétie a annoncé le destin incestueux ou meurtrier.³² Au sein de la même génération, la métamorphose opère la séparation entre les enfants des deux sexes. Ainsi, dans le conte *Petit frère et petite sœur* et plus encore dans celui de la *Petite fille qui cherche ses frères*³³ dont Marie-Louise Tenèze a étudié les versions françaises et Geneviève Calame-Griaule des versions africaines, les frères se transforment-ils en animaux lorsque la sœur avec qui ils vivent isolés

²⁹ Tenèze 1976: 58.

³⁰ Pelen 1994: 227. L'auteur traite là de la circulation des récits dans une société encore empreinte de tradition orale. Le fractionnement des anecdotes dans le conte facétieux explique en grande partie sa vitalité, car il facilite la "remotivation des motifs en attente", selon l'expression de Claude Brémond. Seule, une enquête approfondie permettrait (ponctuellement d'ailleurs) de dire quelle place les "conteurs urbains" actuels (j'emprunte l'expression à Philippe Sahuc) accordent à la facétie.

³¹ Cf. par exemple: T. 510 B, *Peau d'Ane* (Delarue et Tenèze 1964: 256) ainsi que la version pyrénéenne d'Oedipe (Fabre et Lacroix 1974: II. 121-129). Dans le T. 933, *Grégoire sous la pierre*, c'est le fruit de l'inceste qui est ainsi banni (Tenèze 2000: 145-152).

³² Respectivement T. 450 et T. 451. Cf. Delarue et Tenèze 1964: 123-140.

³³ Tenèze 1984 et Calame-Griaule 1987.

devient une jeune fille.³⁴ La métamorphose qui écarte les uns oblige l'autre à se tourner vers l'extérieur et l'entraîne vers une autre étape. Une fois devenue épouse et mère, la sœur fera accéder ses frères à l'âge adulte en leur fournissant les moyens de fonder une famille. L'initiation –qui passe par l'affrontement avec l'extérieur et le lointain– réussit nécessairement dans les contes merveilleux, c'est la loi du genre? Elle est impossible dans le conte facétieux.

La seule promiscuité durable entre consanguins de sexe différent présente dans la littérature orale est celle de la mère et du fils. Elle y est mise en scène sur le mode burlesque, celui de la dérision. La sanction –non point morale mais ontologique– est le blocage, l'échec de toute progression: la mère de Jean-le-Sot ne peut changer parce qu'elle est en fin de parcours, dans cette période stable de la vieillesse où la continuité familiale devrait déjà être assurée. Le fils au contraire ne peut devenir adulte, il ne peut amorcer la moindre évolution parce qu'il est fixé à elle comme à son point de départ. Parce que Jean est déjà et pour toujours "bête", sourd à la métaphore, aucune mutation ne peut advenir à l'exception de celle du récit lui-même qui opère, à tous niveaux et point par point, inversions et renversements.

Face au héros immobile, stupide et sans mémoire, c'est le conte lui-même qui se métamorphose. La ligne se fractionne en segments qui s'incurvent et s'isolent en se repliant sur eux mêmes, laissant au conteur et à son auditoire le soin de les lier ensemble, en une chaîne toujours mouvante et renouvelable, ravivant la mémoire collective pour le plus grand plaisir de tous.

Bibliographie

- AARNE, A., THOMPSON, S. (1961), *The Types of the Folktale, A Classification and Bibliography*, Second Revision, ("FFC", n° 184), Helsinki, Suomalainen Tiedekatemia - Academia Scientiarum Fennica.
- ARNAUDIN, F. (1994), *Contes populaires de la Grande Lande*, Edition établie par Jacques Boisgontier et présentée par Guy Latry, Sabres, Parc Naturel régional des Landes de Gascogne et Editions Confluences.
- BELMONT, N. (2001), "Lacunes, altérations, lapsus dans le récit oral", *Topique* (Paris), n° 75 : 171-182.
- BRU, J. (1997), "Contes doubles et double mariage: ou 'Penser/classer' la littérature orale", *Fabula* (Berlin), 38 Band Heft 3/4: 210-223.
- BRU, J. (2001), "Figures de la duplicité et formes de l'entre-deux: les contes de l'Ogre dupé dans la classification des contes populaires", *Cahiers de littérature orale* (Paris), n° 50 : 95-128.
- BRU, J. (2002), "Mythe et facétie. Les avatars du trickster dans la tradition orale", *V Tarsene na Mitichnata Takan / A la recherche de la texture mythique*, Sofia, Boyan Penev : 57-67.
- BRU, J. (2005), "Du T. 1200 au T. 1999, 'L'Autre' section de l'Aarne et Thompson", *Cahiers de littérature orale* (Paris), n° 57-58 : 43-76.

- CADET, Mme., THOMAS, G. (1972), "Contes", Lemouzi, revue [...] du Haut et Bas-Limousin de la Haute et la Basse-Marche [...] (Tulle) : 24-62.
- CALAME-GRIAULE, G. (1987), "La jeune fille qui cherche ses frères", *Des cauris au marché, essais sur des contes africains*, Paris, Mémoires de la société des africanistes: 239-251.
- CHARUTY G. (1985), "Le fil de la parole", *Ethnologie française* (Paris), XV, 2 : 123-152.
- DELARUE P., TENEZE, M.-L. (1964), *Le Conte populaire français. Catalogue raisonné des versions de France*, Tome deuxième [*Contes merveilleux*, deuxième partie], Paris, Ed. G.-P. Maisonneuve et Larose [1997 et 2002: Nouvelle édition des quatre tomes en un seul volume.]
- DELPASTRE M. (1978), *Lo conte de Vira-Boton. Contes populaires du Limousin* (3^e série), Tulle, Editions Lemouzi, n° 66.
- FABRE, D. LACROIX, J. (1974), *La tradition orale du conte occitan. Les Pyrénées audoises* ("Publications de l'Institut d'Études Occitanes"), Paris, P.U.F., 2 vol.
- FELICE, A. de (1964), "Un type traditionnel dans une farce française du Moyen-Age: le personnage de l'Écervelé tel qu'on peut l'expliquer à l'aide du cycle folklorique de Jean-le-Sot", *Die Freundesgabe*, 1: 94-111.
- JOISTEN, Ch. (1992) [1971], *Contes populaires du Dauphiné* ("Archives des Alpes"), Grenoble, Publication du Musée Dauphinois, "Documents d'ethnologie régionale", 2e éd. Grenoble, Glénat.
- JOLLES, A. (1972) [1930], *Formes simples*, Paris, Ed. du Seuil, 1972.
- LAVERGNE, P. (1971), *Les aventures de Jean le Sot*, Supplément au *Bulletin de la S.E.L.M.*, Limoges (1973-1992), nombreux compléments dans le *Bulletin de la S.E.L.M.* –en particulier 1974, n° 58– et dans *Lemouzi*.
- PELEN, J.-N. (1994), *Le conte populaire en Cévennes* ("Grande bibliothèque Payot"), Paris, Payot.
- PERBOSC, A. (1987), *L'anneau magique: Nouveaux contes licencieux de l'Aquitaine* ("Classiques de la littérature orale"), Textes édités et présentés par Josiane Bru, Carcassonne, GARAE / Hésiode et Toulouse, Centre d'Anthropologie des Sociétés Rurales.
- PERBOSC, A. (1924), *Contes populaires de la vallée de la Bonnette*, recueillis par des élèves de l'école de Loze, sous la direction de M. Jean Hinard, traduits par Antonin Perbosc (texte occitan et traduction française), Montauban, Masson / Paris, Champion.
- PERBOSC, A. (1954), *Contes de Gascogne*, édition annotée par P. Delarue, Paris, Erasme.
- PROPP, VI. (1973) [1928], *Morphologie du conte* ("Points"), Paris, Le Seuil.
- RUY-VIDAL, F. (1988), "A la fortune du sot ou Des conséquences de l'inconséquence. Tentative d'exploration à partir des mille et une turpitudes de la sottise humaine et d'un corpus de contes choisis dans le Trésor des Contes de l'écrivain Henri Pourrat", D. Hadjaj (éd.), *Henri Pourrat et le Trésor des Contes*, Clermont-Ferrand, B.M.I.C.F. - Centre Henri Pourrat : 209-226.
- TENEZE, M.-L. (voir aussi DELARUE et TENEZE) (1975), *Littérature orale narrative*. Extrait de *L'Aubrac*, tome V, Ethnologie contemporaine III, Paris, CNRS.
- TENEZE, M.-L. (1976), *Le conte populaire français*, tome troisième [...]. *Contes d'animaux*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- TENEZE, M.-L. (1984), "La famille dans les contes populaires: la relation du (des) frère(s) et de la soeur", *Dialogue, Recherches cliniques sur le couple et la famille* (Paris), 84:124-138.
- TENEZE, M.-L. (2000), avec la collaboration de Josiane Bru, *Le conte populaire français: Contes-nouvelles*, ("Références de l'ethnologie"), Paris, Ed. du C.T.H.S.

JOSIANE BRU, POURQUOI JEAN RESTA GARÇON

TENEZE, M.-L. (2004), *Les contes merveilleux français. Recherche de leurs organisations narratives*, Paris, Maisonneuve et Larose.

UTHER, H. J. (2004), *The Types of International Folktales. A Classification and Bibliography* (FFC, n° 284-286), Helsinki, Academia Scientiarum Fennica.

